

# Les fenêtres

Las du triste hôpital, et de l'encens fétide  
Qui monte en la blancheur banale des rideaux  
Vers le grand crucifix ennuyé du mur vide,  
Le moribond sournois y redresse un vieux dos,

Se traîne et va, moins pour chauffer sa pourriture  
Que pour voir du soleil sur les pierres, coller  
Les poils blancs et les os de la maigre figure  
Aux fenêtres qu'un beau rayon clair veut hâler,

Et la bouche, fiévreuse et d'azur bleu vorace,  
Telle, jeune, elle alla respirer son trésor,  
Une peau virginale et de jadis ! encrasse  
D'un long baiser amer les tièdes carreaux d'or.

Ivre, il vit, oubliant l'horreur des saintes huiles,  
Les tisanes, l'horloge et le lit infligé,  
La toux ; et quand le soir saigne parmi les tuiles,  
Son œil, à l'horizon de lumière gorgé,

Voit des galères d'or, belles comme des cygnes,  
Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir  
En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes  
Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir !

Ainsi, pris du dégoût de l'homme à l'âme dure

Vautré dans le bonheur, où ses seuls appétits  
Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure  
Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits,

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées  
D'où l'on tourne l'épaule à la vie, et, béni,  
Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées,  
Que dore le matin chaste de l'Infini

Je me mire et me vois ange ! et je meurs, et j'aime  
— Que la vitre soit l'art, soit la mysticité —  
À renaître, portant mon rêve en diadème,  
Au ciel antérieur où fleurit la Beauté !

Mais, hélas ! Ici-bas est maître : sa hantise  
Vient m'écoeurer parfois jusqu'en cet abri sûr,  
Et le vomissement impur de la Bêtise  
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,  
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté  
Et de m'enfuir, avec mes deux ailes sans plume  
— Au risque de tomber pendant l'éternité ?

Stéphane Mallarmé (1842–1898)